

LE MONDE

CONCERTS STOCKHAUSEN " Le Rêve de Lucifer " à Bobigny

Par GÉRARD CONDÉ. Publié le 19 octobre 1982

Les échos de la création, au Festival de Metz (1981), du Rêve de Lucifer (ou Klavierstück XIII) avaient été passablement alarmants pour ceux qui n'y étaient pas. Stockhausen, notamment, demandait à son interprète - sa fille Majella, en l'occurrence, - de jouer du piano non seulement avec les mains et les poings mais encore avec le pied et la cuisse... Les spectateurs, à la Maison de la culture de la Seine-Saint-Denis, n'en ont rien vu, ou si peu. Certes, ils ont souri lorsque la pianiste a lancé quelques fusées-jouets en direction de son partenaire, la basse Matthias Hölle (Lucifer), et se sont demandé comment il fallait interpréter cet enfantillage. Ils le sauront lorsqu'ils assisteront aux représentations de Licht, opéra en sept journées dont le Rêve de Lucifer n'est que la première scène du samedi. Admettons donc provisoirement qu'il s'agit d'un effet, sans importance musicale mais justifié par le contexte dramatique.

L'idée d'un opéra envisagé comme un concert théâtralisé est en elle-même plus intéressante. Ainsi, les acteurs de Licht ne sont pas seulement des chanteurs, mais des instrumentistes solistes ou en formation orchestrale. Chaque " acte " prévoit un effectif différent et l'action est directement liée à une pratique musicale. Ici, ce pourrait être le récital piano-chant, ailleurs le concerto, le double concerto, etc. On devine tout ce qu'un esprit audacieux peut concevoir à partir de cela.

Musicalement parlant, ce que ce treizième Klavierstück apporte de nouveau - puisque, à l'exemple des quatuors de Bartok, chacun représente la synthèse des acquisitions précédentes et l'aboutissement d'une recherche spécifique, - c'est un souci de consonance dans l'harmonie, d'une cristallisation fréquente de l'élément mélodique autour du centre d'attraction et, d'une façon générale, un parti pris d'évidence (retour d'éléments déjà entendus, articulation claire du discours) qui produit l'impression d'une musique redondante, facile et sans nécessité.

Ce n'est pas la première fois qu'une œuvre nouvelle de Stockhausen provoque un sentiment de malaise. Stimmung, Trans, Mantra, Inori, Sirius, qui avaient pu sembler " décadents " lors de leur création, sont devenus classiques aujourd'hui, en ce sens que l'évolution récente de la

musique leur a donné gain de cause. Provisoirement ou de manière durable, à tort ou à raison, personne ne saurait le dire, pas même le jugement de la postérité, puisque celle-ci ne retient que ce qui la fait vivre en la parant de toutes les vertus.

D'ailleurs, le Klavierstück XIII n'est pas, objectivement, moins riche que les autres. Il contient des passages aussi remarquables, tant par l'originalité de l'écriture pianistique que par la qualité d'écoute qu'ils savent provoquer, mais on le dirait destiné à des oreilles plus paresseuses, à des esprits plus lents, à des dilettantes, soit le contraire exact des premiers Klavierstücke, dont la compréhension semblait réservée à des auditoires d'élite, plus attentifs que nous ne saurions l'être. Faut-il y voir, de la part de Stockhausen, un constat d'échec ?

En trente ans, l'oreille a évolué : aucune dissonance ne la choque réellement ; elle est donc devenue indifférente aux innovations et se soucie fort peu de faire un effort d'attention, puisqu'elle se croit ouverte à tout. Peut-être le génie de Stockhausen, qui répondait si bien à l'attente d'une génération avide de découvertes, prête à sacrifier le plaisir immédiat au profit d'une compréhension acquise de haute lutte, se trouve-t-il en porte à faux avec le courant dominant des exigences actuelles, car ce Rêve de Lucifer n'est pas réellement facile, il ressemble plutôt à une crème anglaise qu'on aurait confectionnée en allongeant une petite lasse de café turc : la saveur est plus douce, mais le marc râpe toujours le palais.

Au même programme figuraient deux œuvres plus anciennes. Tout d'abord, Mixtur pour ensemble instrumental, générateur de sons sinusoïdaux et modulateurs à anneau (1964-1967), dont les membres de l'Ensemble inter-contemporain ont donné, sous la direction de Peter Eötvös, une interprétation mémorable, tant par l'équilibre des timbres que par la finesse des détails et, surtout, la subtilité des transitions d'un groupe instrumental à l'autre ou d'une séquence à la suivante. Cette partition offre une variété inouïe d'effets sonores, et l'on devine ce qu'une familiarité plus grande nous permettrait de saisir.

Beaucoup plus simple d'écriture, Adieu pour quintette à vent (1966) pose des difficultés de réalisation, dont les interprètes n'ont pas toujours conscience. Aussi Stockhausen a-t-il pris le parti de diriger l'exécution. Le résultat était à la hauteur des moyens et nous a valu un quart d'heure de délectation musicale d'autant plus précieux que le public, conscient de la solennité de l'événement, a retenu son souffle d'un bout à l'autre.